

**centre dramatique
national**

La Commune Malgré tout, il y avait cette clarté



**mis en scène par Maxime Chazalet
avec Raphaëlle Grélin et Maud Saurel
10 → 14 avril 2019**

Aubervilliers

2 rue Édouard Poisson
93300 Aubervilliers
+ 33 (0)1 48 33 16 16

lacommune-aubervilliers.fr
M° Aubervilliers-Pantin
Quatre Chemins

dossier de presse

La Commune

*Malgré tout,
il y avait cette clarté*

conçu et mis en scène par
Maxime Chazalet

avec **Raphaëlle Grélin**
et **Maud Saurel**

COMPAGNIE STÜCKTHÉÂTRE

DU 10 AU 14 AVRIL 2019

MER, JEU À 19H30,
VEN À 20H30
SAM À 18H, DIM À 16H

DURÉE 1H15

Contact presse **OPUS 64**
Aurélie Mongour, a.mongour@opus64.com
Arnaud Pain, a.pain@opus64.com
+33 (0)1 40 26 77 94 | www.opus64.com

visuels téléchargeables sur lacommune-aubervilliers.fr/presse

Aubervilliers

Malgré tout, il y avait cette clarté

mise en scène **Maxime Chazalet**

avec **Raphaëlle Grélin, Maud Saurel**

création et lumière **Anne-Sophie Mage et Sarah Marcotte**

crédit musique **Redi Hasa & Maria Mazzotta** *Maria*

**Création en avril 2019 /
Sortie Studio à La Commune
centre dramatique national
Aubervilliers**

Librement adapté de *L'excursion des jeunes filles mortes* d'Anna Seghers, dans la traduction d'Hélène Roussel. Traduction nouvelle et inédite © Hélène Roussel 2018, entreprise initialement sur une commande de France Culture pour la série d'émissions d'Ariane Ascaride et d'Hélène Roussel : *Anna Seghers – une littérature en résistance et des légendes en contrebande*, 2012.

Sortie Studio / Production déléguée : **La Commune centre dramatique national Aubervilliers**

Avec le soutien de : **Anis Gras – Le Lieu de l'Autre, Théâtre la Vignette scène conventionnée/ Université Paul-Valéry Montpellier 3 et La Déviation.**
Accueil en Studio Libre – **Théâtre des 13 vents CDN Montpellier**

Remerciements : **Noémie Charrié, Léa Dony, Jessy Ducatillon, Françoise Lepoix, Adrien Marès, Hélène Roussel**

résumé

Anna Seghers, de son vrai nom Netty Reiling, est une écrivaine allemande du début du XX^{ème} siècle. Elle écrit cette nouvelle - *L'excursion des jeunes filles mortes* - en 1943, alors qu'elle est en exil au Mexique et vient d'avoir un grave accident qui l'a plongée dans le coma. La nouvelle démarre au Mexique, devant le mur blanc d'une auberge. Netty, la narratrice - qui n'est autre qu'Anna Seghers elle-même - nous plonge alors au coeur d'un de ses souvenirs et nous raconte, avec soin et à force de détails, l'excursion scolaire d'un groupe de jeunes filles d'une quinzaine d'années. Une journée particulièrement belle et douce, où l'amicalité des jeunes filles entre elles est grande, et semble acquise et indestructible. Ce récit-souvenir entre en collision avec ce qu'elles sont devenues – les décisions qu'elles ont prises – pendant la Première et Deuxième Guerre Mondiale, les conduisant à une séparation violente et à leur disparition tragique. Dans ce va-et-vient saisissant et brutal se révèle le point de basculement où l'Histoire peut venir s'immiscer dans la relation des gens entre eux, et la détruire. A la fin, Netty revient au Mexique, devant le mur blanc de l'auberge, et repensant à la tâche qu'un de ses professeurs lui avait confiée, se propose de s'atteler à ce devoir : « décrire avec soin l'excursion de notre classe ».

Comment, alors, put-il s'introduire plus tard dans ses pensées une représentation mensongère, délirante qui leur conférait, à elle et à son mari, le monopole exclusif de l'amour de ce pays, et par là, le droit de mépriser et de dénoncer la jeune fille à laquelle elle s'appuyait en ce moment ? Jamais personne ne nous a rappelé, lorsqu'il en était encore temps, ce trajet fait ensemble. On eut beau écrire bien des rédactions sur le pays natal, sur l'histoire de ce pays, sur l'amour de ce pays, jamais il n'y fut mentionné que le pays natal, c'était avant tout notre essaim de jeunes filles, appuyées les unes contre les autres, et remontant le fleuve dans la lumière oblique de l'après-midi.

Anna Seghers

note d'intention

Nous cherchons à tâtons, encombrés de questions, à nous orienter dans le monde, alors même que le sol semble se dérober. Pour cela, il est nécessaire de formuler quelques hypothèses affirmatives à partir desquelles travailler ; et pour nous aider, nous avons besoin de textes porteurs d'intuitions, d'affirmations bonnes pour le monde. Le texte d'Anna Seghers fait partie de ceux-là. Ancrée dans une période spécifique de l'histoire, et dans un pays particulier, l'Allemagne, cette nouvelle nous pose la question du pays et de l'existence collective, qui sont des questions prégnantes pour nous aujourd'hui. L'auteure nous dresse ainsi le portrait d'une jeunesse prometteuse qui est détruite par les contingences du monde : ici, les deux Guerres Mondiales. Elle bute continuellement sur la question : comment a-t-on pu en arriver là ? Comment la haine, le rejet de l'autre, l'insensibilité ont pu s'infiltrer dans les cœurs ?

Cette question ouvre un gouffre difficile à dépasser, il y a donc la nécessité de faire un pas de côté : sortir du paradigme du jugement et de la certitude, et s'attacher plutôt aux raisons des gens et aux conditions qui rendent possible une confiance des hommes entre eux, en eux-mêmes et en leurs propres capacités.

D'une certaine manière, Anna Seghers peine à faire le deuil de cette amitié perdue, qui n'a su empêcher ni la séparation, ni que le fascisme ne s'infilte dans le cœur de ces jeunes gens. Et pourtant, ce n'est pas un récit du désespoir ou du ressassement de ce qui n'est plus : il y a un dépassement du rapport intime et individuel, car sa proposition replace au centre de la question du pays, les gens : les destins des hommes sont liés entre eux et « *les destinées de ces garçons et de ces filles constituaient, à elles toutes, le destin du pays* ». Ce qui fait le pays, ce n'est pas que l'Histoire, c'est aussi les petites histoires – la force des faibles, pour reprendre l'expression d'Anna Seghers – les choix, les actions des gens eux-mêmes, leurs gestes, leurs désirs et aussi les paysages. Nous avons besoin de cette idée, à la fois pour rendre justice aux individus et à leurs actions, et pour travailler à construire une existence collective bonne pour tous.

Dans cette nouvelle, l'auteure décrit particulièrement une relation d'amitié entre deux jeunes filles, Leni et Marianne : deux amies d'enfance dont les choix, à différents moments de l'Histoire, les conduiront à une séparation funeste. Cette relation m'apparaissait comme le nerf, la colonne vertébrale de la nouvelle, là où les questions brûlaient plus intensément. Cette camaraderie féminine, qui prend le temps de se déployer pleinement était pour moi un sol précieux à partir duquel travailler. J'ai ainsi procédé à un découpage resserré autour de ce duo et de la narratrice, Netty. Le contexte historique, qui n'est pas évacué dans le découpage, n'est pas la question centrale du travail, il s'agissait plutôt de rendre visible, partageable, les points de butée des subjectivités, et ce qui permet de tenir – malgré tout – un point de confiance.

Aux souvenirs radieux d'une sortie scolaire, où chaque geste, chaque regard se donnent comme les gages d'un amour indestructible, se heurte la mémoire d'une double trahison. Politique, puisque Marianne s'abandonne dans les bras du fascisme, et amicale, dans la mesure où elle est prête à sacrifier sans remord la vie de l'enfant de Leni. Les terribles séquelles des deux Guerres Mondiales, loin d'amoinrir l'intensité des liens qui unissaient les deux jeunes filles, en révèlent au contraire l'impérieuse nécessité. Des promesses de bonheur, d'une existence collective et amicale, rien ne doit être perdu.

C'est l'orientation que nous nous sommes donnée pour nous mettre au travail. À partir des questions soulevées par ce texte – comment, de l'amitié la plus limpide, est-il possible de basculer dans la haine et l'indifférence ? Quels sont les événements obscurs qui précipitent un individu dans le mépris et le rejet des autres ? - nous nous demandons comment retrouver et constituer des points de confiance dans le monde. L'enjeu est de mettre en place les conditions pour prendre le temps d'examiner avec soin la question de l'amitié : l'amitié comme principe politique, un principe d'orientation pour repenser les rapports entre les individus.

Maxime Chazalet

entretien avec Maxime Chazalet

Le plateau est irrigué de la tendresse mutuelle des deux comédiennes, comment avez-vous commencé à vous emparer de ce texte ? Les mots ont-ils été premiers pour saisir cette question de l'amitié ?

J'ai lu cette nouvelle il y a quelques années, elle m'avait bouleversée. Quand j'ai décidé de travailler à partir de ce texte, les mots n'ont pas été premiers, ou du moins pas au niveau de l'énonciation qui, après, a été le cœur des répétitions. Nous avons entamé le travail en mobilisant d'abord le corps. A partir d'actions physiques que nous avons extraites du texte : ce qu'il nous semblait être les marques, les signes de l'amitié, comme des propositions de gestes et de qualité de présence. Puis on a regardé comment cela agissait sur nous, ce que cela générait dans les corps, dans la relation à l'autre... Le travail sur le texte est arrivé dans un deuxième temps. Il reste des traces de ce travail physique, notamment dans les gestes, dans la délicatesse de leurs présences ...

En quoi, les jeunes gens, peuvent se reconnaître dans ce texte qui enchevêtre plusieurs périodes historiques ?

Je n'ai pas fait du contexte historique ma porte d'entrée dans le texte, ni la question centrale du travail. Pour moi, ce qui était primordial c'est ce que le texte nomme de la possibilité d'une existence collective amicale, et que même si l'Histoire rattrape et détruit, quelque chose reste constitué, sur lequel on peut s'appuyer.

Ce moment de l'excursion témoigne d'un moment de l'existence où tout est possible, où on fait nos premières expériences fondatrices qui vont nous structurer, à la fois dans l'amitié, dans l'amour, et plus tard dans l'engagement politique, et qui fondent notre rapport au monde, à nos désirs ...

Dans le texte ce qui est très fort, c'est quand Anna Seghers nomme que ce sont les destins

des jeunes gens qui font le destin du pays. Cette idée, toute simple, est une idée bonne pour aujourd'hui, et qu'on doit garder à l'esprit : ce qu'on est, compte. Chacun compte dans la situation, et le destin collectif se joue à cet endroit-là.

Pour toi, est-ce que la nouvelle d'Anna Seghers résout la question de savoir « comment de l'amitié la plus limpide, est-il possible de basculer dans la haine et l'indifférence ? » ? Qu'entends-tu par « l'amitié comme principe politique » ?

Je ne crois pas qu'elle résolve cette question. Elle expose plutôt différentes raisons, elle cherche à comprendre en tenant ferme sur l'affirmation d'une confiance inébranlable en l'humain. Ce « comment » est un gouffre qui peut conduire à une sorte de désespérance très grande. Dans le travail, sans évacuer cette question-là, nous nous sommes plutôt attachées à arracher délicatement chaque détail. Par le biais de cette fiction, par le biais de la qualité de la relation entre les deux jeunes filles, les comédiennes demandent que ce soit à cette hauteur-là que soient portés les rapports aux gens, aux paysages... Elles déclarent que ce sont des choses dont on a besoin aujourd'hui dans le monde. Rien n'est garanti, et malgré tout « je » peut constituer quelques points sur lesquels m'appuyer pour m'orienter.

Quand je parle de l'amitié comme principe politique, c'est à la fois ce à quoi me fait écho le texte : rendre justice à chaque chose, à chaque détail, aimer et prendre soin de la singularité de chacun. Et aussi, notre programme pour le théâtre que nous désirons : mettre en commun une question en s'adressant humblement et frontalement aux spectateurs, et en travaillant sincèrement avec le texte.

Entretien réalisé par Emilie Hériveau

la direction d'acteur

Sur le plateau, deux comédiennes portent tour à tour les deux jeunes filles et la narratrice. Pas d'illusion du personnage, pas d'incarnation à proprement parler. C'est à partir des singularités de chacune que je travaille. J'ai foi en la capacité du Théâtre à faire surgir des singularités. Si la singularité de chacun est travaillée à plein régime, alors quelque chose de la beauté, de l'amour apparaît. Il nous faut trouver les conditions de cette apparition, sortir d'un jeu démonstratif, représentatif, et chercher les nouveaux canaux pour être soi-même. C'est-à-dire ne pas se figer dans sa propre identité, ou dans ce qu'on croit être, mais libérer des intensités insoupçonnées d'être. Pas en toute puissance, mais bien plutôt dans une vulnérabilité, qui est souhaitée et assumée. Les comédiennes travaillent à penser ce qui est dit, cherchent une littéralité sur le plateau, en luttant contre des effets d'idéalisation pour rendre concret ce qui est dit. C'est un processus toujours en mouvement. Emboitant le pas d'Anna Seghers, un soin particulier est donné à la description qui invite à une énonciation particulière : délicate et prosaïque. Les comédiennes considèrent les détails de la beauté de la relation des jeunes filles entre elles, et travaillent - pas à pas avec le texte - non pas à partager la beauté en soi ou acquise de cette excursion, mais à comprendre (dans le sens de prendre avec soi) les conditions d'une telle beauté.

l'espace et la lumière

Le seul élément scénique est une estrade de 4 mètres de long de laquelle descendent trois grandes marches. Élément sommaire à partir duquel les comédiennes organisent leur rapport au public. Une sorte d'îlot, où ces deux jeunes femmes racontent cette histoire qu'il ne faut pas oublier.

C'est à partir du lieu dans lequel nous travaillons et de ses possibilités que nous créons notre espace de jeu in situ. Nous cherchons à chaque fois une disposition particulière qui organise un espace de travail en commun et qui établit un rapport particulier aux spectateurs. Ainsi, la « disposition », mais aussi la lumière s'élaborent en fonction de la spécificité du lieu (ses aspérités, ses dimensions, ce qu'il nous raconte, ses bizarreries etc.).

La lumière et le son sont mis au service du jeu des comédiennes : ils les accompagnent, leur envoient par moment un signe, réagissent à ce qu'elles proposent, ou surgissent comme des « heureux hasards ».

Il y a dans ce texte un enchaînement de lieux et de temporalité. C'est parce qu'Anna Seghers voit un mur blanc au Mexique qu'elle se souvient de l'excursion des jeunes filles comme si l'aveuglement permettait de faire naître le souvenir. Cette idée est un guide qui nous permet de convoquer ces jeunes filles à l'aide de subterfuges théâtraux tels des ombres projetées sur un mur, de les faire naître en les cherchant dans les yeux des comédiennes, en créant des points de focale sur des détails. Le texte nous pousse aussi à chercher ce que le lieu théâtral dans lequel nous sommes propose pour faire naître le souvenir, en le transposant plutôt qu'en l'illustrant. Ces deux idées naissent comme deux conduites lumière qui se rencontrent, comme la petite histoire est enchâssée dans l'Histoire.

Anne-Sophie Mage et Sarah Marcotte - créatrices lumière

le point de vue des comédiennes

Je me rappelle d'un texte de Pasolini, au début des Lettres luthériennes, dans lequel il parle de l'effort qu'il a voulu faire pour comprendre «les fils», les fils du fascisme. Sans finalement y parvenir. Il en vient alors à ce qu'il appelle «une cessation d'amour», et une condamnation de ces fils. Intimement, je crois que chacun a pu l'éprouver, en amour, en amitié, en politique : vivre une déception, une trahison, cela fait s'écrouler beaucoup en soi. La colère, le manque de confiance, le désespoir, la tristesse, une perte de repères et de croyance viennent s'installer. Et comme Pasolini, on voudrait peut-être aussi prendre le chemin, voire même s'abandonner, à cette «cessation d'amour» de ce en quoi on a fermement et sincèrement cru.

Anna Seghers nous invite à un autre chemin. (...) Avec beaucoup de force, Anna Seghers en plus de chercher à comprendre les raisons de chacun, a aussi le courage de continuer d'aimer, malgré tout. Parce que sans cet amour, cette confiance dans ce qui a existé, quelle est l'issue, le point de fuite vers autre chose dont nous avons besoin je crois, pour continuer à construire ensemble ? C'est sans doute en retraversant ses souvenirs avec autant d'exactitude et de soucis, et grâce à ces descriptions aussi précises et soignées des rapports et gestes délicats et aimants de ces jeunes gens, que Anna Seghers reconvoque pour elle-même une confiance. Je me demande parfois à quel point elle a sublimé ou non cela à travers son travail d'écriture. Mais il reste, malgré tout, au bout du compte, ce mouvement de reprise de confiance et d'amitié qu'elle opère en elle, et qui me semble juste aujourd'hui, pour regarder et comprendre les situations, les prendre avec soi, et non pas contre soi.

Raphaëlle Grélin – comédienne

(...) Le texte nous invite à faire un pas de côté pour nous attarder à regarder les personnes, au-delà des préjugés causés par leurs choix : les ausculter, les sonder, les croquer, les explorer pour en extraire la substantifique moelle de ce qu'ils sont ou ont été. Exempt de jugements, s'efforcer d'adopter un regard apaisé sur les qualités de chacun, leurs particularités, l'éclat de leurs rapports entre eux. (...) Passer du temps à observer l'altérité, mais pas n'importe comment, en s'attardant avec soin sur les moindres détails de nos corps, nos instincts, nos appétences, aversions, nos doutes, peurs, nos points de folie, dresser une carte topographique des gens que nous côtoyons, croisons, connaissons, pourrait bien être une piste de compréhension de chacun en se gardant d'adopter un regard inquisiteur. En prenant pour postulat que l'Autre est un territoire inconnu et, comme un jeu, chercher à en percer les secrets, les souterrains, les failles, les collines, les trésors enfouis. On pourrait bien ainsi changer le prisme de nos manières d'aborder le monde. Comme une tâche qui incomberait à chacun, comme Anna Seghers nous invite à le faire, tentons de tenir ce cahier qui non pas pour classer les gens dans des colonnes, nous permettrait de dessiner au plus près ce que sont les Autres et qui nous les fait aimer pour ce qu'ils sont. Alors l'amitié ne serait plus exclusive mais universelle.

Maud Saurel – comédienne

la compagnie StückThéâtre

La compagnie a été créée en 2012. Elle réunit un noyau dur de praticiens formés dans les Travaux Pratiques au Théâtre Universitaire la Vignette à Montpellier. Ces ateliers étaient accompagnés par des metteurs en scène tels que Marie-José Malis, Marie Lamachère et Olivier Coulon-Jablonka. D'autres personnes ayant suivi des formations théâtrales différentes nous rejoignent dans certains projets.

Nous pensons que le théâtre doit nous aider à nous orienter, à nous construire en tant que sujets, et à formuler nos désirs. Nous souhaitons construire un théâtre courageux qui ne se contente pas du constat apathique d'un état des choses qui serait immuable, mais qui ouvre quelques intuitions bonnes pour le monde, aujourd'hui. La compagnie travaille principalement à partir de textes du répertoire. L'énonciation constitue notre principal axe de recherche : l'acteur travaille à organiser un déplacement dans sa manière quotidienne de dire, de sentir, afin que surgisse une sensibilité autre.

Entre 2012 et 2014, la compagnie travaille sur *Penthesilée* de Heinrich von Kleist. Ce long travail de recherches aboutit à différentes versions représentées dans des festivals. En 2014, Marie-José Malis et Frédéric Sacard sont nommés à la direction de La Commune CDN d'Aubervilliers, et invitent la compagnie à rejoindre un collectif d'artistes : Le Collectif des 4 Chemins.

Pendant deux ans, ce collectif investit la Salle des 4 chemins et mène un travail de réflexions et de recherches pratiques sur le théâtre. En parallèle, la compagnie entame un travail sur *Le Misanthrope* de Molière, qui aboutira en décembre 2017 à la création du *Misanthrope ou la conquête du courage* dans le cadre des Sorties Studio à La Commune.

Depuis septembre 2017, la compagnie mène un travail sur *L'excursion des jeunes filles mortes* d'Anna Seghers. Elle a notamment été en résidence à Anis Gras – Le lieu de l'Autre - à Arcueil et au Théâtre la Vignette à Montpellier, où elle a présenté différentes étapes de son travail. En lien avec cette création, elle a mené un atelier sur la question de l'amitié avec une classe de 3ème dans le cadre d'un parcours MICACO.

biographies

Maxime Chazalet est diplômée d'un Master en Arts du Spectacle dans le cadre duquel elle crée deux spectacles : *Dissection Penthésilée* d'après Penthésilée de Heinrich von Kleist, puis *Les Amantes* d'après le texte d'Elfriede Jelinek. Pendant ses années universitaires, elle se forme dans les Travaux Pratiques (ateliers de pratique théâtrale mis en place par le Théâtre la Vignette à Montpellier) auprès des metteuses en scène Marie Lamachère et Marie-José Malis. En 2012, elle fonde la compagnie StückThéâtre et crée plusieurs spectacles dont *Penthésilée* (2013) et *Le Misanthrope ou la conquête du courage* (2017). Entre 2013 et 2015, elle est comédienne dans *Jeunesse d'Hypérion*, puis dans *Hypérion* mis en scène par Marie-José Malis. Entre 2014 et 2017 elle est membre du Collectif des 4 chemins, qui mène un travail de recherches. En parallèle des projets avec la compagnie, elle mène régulièrement des ateliers de théâtre en collège et en lycée, ainsi qu'avec des jeunes d'Aubervilliers et au sein de l'École des Actes. Depuis septembre 2018, elle coordonne un projet mêlant amateurs et professionnels à la Salle des 4 chemins à Aubervilliers, dont le cœur est la création d'un Laboratoire pour des acteurs nouveaux, et participe également au Studio des Acteurs qui réunit un groupe de 14 comédien(ne)s. En 2019, elle est comédienne dans *The end of reality* de Richard Maxwell mis en scène par Marie-José Malis.

Raphaëlle Grélin est comédienne, elle se forme au Théâtre Universitaire de la Vignette à Montpellier auprès de Marie-José Malis, Judith Balso et Olivier Coulon-Jablonka et obtient en parallèle un Master Arts du spectacle à l'Université Paul Valéry. En 2012, elle fonde avec Maxime Chazalet la compagnie StückThéâtre et participe à chacune des créations de la compagnie - *Penthésilée* (2013) / *Huis clos* (2014) / *Le Misanthrope ou la conquête du courage* (2017) / *Malgré tout, il y avait cette clarté* (2019). En 2014, avec d'anciens étudiants des Travaux Pratiques, elle joue dans *Jeunesse d'Hypérion*, mis en scène par Marie-José Malis. De 2014 à 2017, elle est membre du Collectif Les 4 chemins à Aubervilliers, qui valorise la recherche artistique sous forme de workshops et ateliers. Elle y rencontre notamment Pascal Kirsch avec qui elle travaillera sur *Liliom* dans un stage intensif mêlant des jeunes artistes et des jeunes d'Aubervilliers. En 2018, elle rencontre Claire Perraudou et Baptiste Etard de la compagnie l'Hiver Nu et participe à leur nouvelle création, *Un pas au milieu des dragons#2*. En parallèle, elle se forme auprès de Romane Claudel-Ferragui durant plus d'un an à la technique du chant, dont la pratique ouvre de nouveaux outils et appuis à son travail de comédienne.

Anne-Sophie Mage est éclairagiste et régisseuse lumière pour le théâtre. Après un séjour dans une faculté de théâtre à Paris, elle pratique divers stages et expériences en technique puis entame une collaboration avec le Théâtre de La Commune à Aubervilliers en tant qu'interprète, avant de se tourner définitivement vers le métier d'éclairagiste en entrant à l'ENSATT, à Lyon, dont elle sortira en 2017. En ce moment, elle travaille en tant que régisseuse d'accueil dans divers lieux, et pour des compagnies de danse, de théâtre ou de cirque, comme la cie Le principe d'incertitude / le groupe zède / la cie courir à la catastrophe / la cie la Ligne / ziferte productions / cie PTUM / cie StückThéâtre, en tant qu'éclairagiste, régisseuse générale, ou régisseuse de tournée.

Sarah Marcotte est éclairagiste et régisseur général. Après des études à l'école des beaux arts d'Avignon elle entre à l'École nationale supérieure des arts et techniques du théâtre (ENSATT) à Lyon (de 2010 à 2013) où elle est formée à la régie lumière et la conception d'éclairage de spectacle. Après cinq ans de collaboration avec Les Orpailleurs de lumière sur des mises en lumière architecturales événementielles et pérennes, elle est embauchée comme régisseur principal à la Friche Belle de mai à Marseille. En janvier 2015 elle intègre le Collectif X - invité par Gwenaël Morin à expérimenter le théâtre permanent pendant 4 mois - et crée la lumière du *Soulier de satin* de Paul Claudel. Elle est éclairagiste et régisseur général de plusieurs compagnie de danse, théâtre et musique (Man Haast, Le principe d'incertitude, Piano&co, du Zieu, le Théâtre de l'Entrouvert...). En janvier 2018, elle rejoint la compagnie StückThéâtre pour son prochain spectacle *Malgré tout il y avait cette clarté*.

Maud Saurel est diplômée d'une Licence en Arts du Spectacle et d'un Master de Français Langue Etrangère, elle se forme au théâtre comme comédienne notamment dans les Travaux Pratiques au Théâtre la Vignette à Montpellier. Mêlant théâtre et rapport à la langue, elle mène des ateliers de théâtre en français avec des publics dont ce n'est pas la langue maternelle, et s'initie au jeu de masques larvaires à Lisbonne en 2015. En 2014, elle participe en tant que comédienne au spectacle *Jeunesse d'Hypérion* mis en scène par Marie-Josée Malis. Avec la compagnie StückThéâtre, elle est comédienne dans *Penthésilée* de Heinrich Von Kleist, puis dans *Malgré tout, il y avait cette clarté*, librement adapté de la nouvelle d'Anna Seghers, *L'excursion des jeunes filles qui ne sont plus*. En parallèle, elle est professeure de FLE dans différents Instituts de Langue à Montpellier.